

LE MONDE

Mostra de Venise : la révérence de Ferrara à Pier Paolo Pasolini

LE MONDE | 05.09.2014 à 10h05 • Mis à jour le 07.09.2014 à 09h49 | Par **Isabelle Regnier** (Venise, envoyée spéciale)

Réagir Classer

Partager facebook twitter google + linkedin pinterest



Si ses cheveux noirs n'avaient pas viré au blanc, on pourrait dire qu'il n'a pas changé, Ninetto Davoli. Ses yeux pétillent toujours de cette même joie qui irisait les films de Pasolini, ses longs bras s'agitent toujours avec la même incroyable souplesse, son sourire est toujours aussi éclatant...

C'est pour lui qu'il est à la [Mostra de Venise](#), pour ce cinéaste poète, penseur révolutionnaire, qui, à compter de ce jour de 1962 où il a vu Ninetto débarquer sur cette colline de la banlieue de Rome où il tournait *La Ricotta*, l'a follement aimé. D'apprenti charpentier, il a fait de lui, en onze films, l'icône lumineuse de son cinéma, l'innocent aux mains pleines, l'inoubliable fils de Toto dans *Uccellacci e Uccellini* (*Les oiseaux, petits et grands*), l'ange annonciateur de *Théorème*, le pôle magnétique du panthéisme érotique de *La Trilogie de la vie*...

Devenu mythe un jour de 1975, quand son corps a été retrouvé mort, roué de coups, gisant sur la plage après avoir été écrasé par sa propre voiture, Pasolini est le sujet du nouveau film d'Abel Ferrara, titré sobrement *Pasolini*, portrait kaléidoscopique de l'homme et de l'artiste.

Un film dont la beauté plastique et la force politique concourent à en faire un candidat crédible au Lion d'or.

Lire le reportage à Rome **La dernière tentation d'Abel Ferrara**



La performance intense, mélancolique, tranchante, de Willem Dafoe, troublant de ressemblance avec son modèle dans le rôle principal, pourrait aussi être saluée par un prix d'interprétation. Le film a reçu, en projection de presse, l'accueil le plus chaleureux de la compétition.

L'histoire se déroule pendant les deux derniers jours de la vie de Pasolini, dont les événements (discussion avec sa mère, avec son amie et actrice Laura Betti, session d'écriture, partie de foot, dîner avec Ninetto Davoli, virée aux abords de la gare de Termini où il embarque dans sa voiture un jeune prostitué, qui finira par l'assassiner sur la plage, au petit matin...) servent de fil rouge à un tableau où se télescopent, au son de *La Passion selon Saint-Matthieu* et de chansons populaires italiennes, des lectures de lettres, des extraits de films, des interviews, des passages, mis en scène par Ferrara, de son dernier livre, *Pétrole*, et de son dernier scénario, intitulé *Porno-Teo-Kolossal*.



Dans cette interprétation, par Ferrara, du film qui aurait dû venir après *Salo ou les 120 journées de Sodome*, Ninetto Davoli interprète un ange descendu sur terre dont Pasolini pensait confier le rôle à l'acteur italien Eduardo De Filippo, dans une Rome utopique où gays et lesbiennes s'adonnent librement à une sexualité festive. *« Je n'ai jamais envisagé d'imiter Eduardo De Filippo, dit Ninetto Davoli – je m'en suis bien gardé, car c'est vraiment quelqu'un d'extraordinaire. C'est comme avec Chaplin dans Les Contes de Canterbury : je ne cherchais pas à l'imiter, mais à lui rendre hommage. Celui que vous voyez dans le film d'Abel Ferrara, c'est le vrai Ninetto à un âge avancé, déambulant avec un élève qui le représente quand il était jeune. »*

A l'origine, c'est pour recueillir ses souvenirs, dans le cadre de la préparation de son film, que Ferrara avait contacté l'acteur, qui se voit aujourd'hui comme *« la prolongation de la vie »* du cinéaste italien. L'idée du rôle est venue dans un second temps. En choisissant, de son propre chef, de faire revivre Ninetto, Davoli participe au sentiment de vérité très fort qui se dégage du film, donnant au spectateur l'impression qu'il découvre un nouveau court-métrage de Pasolini à l'intérieur du long-métrage de Ferrara.



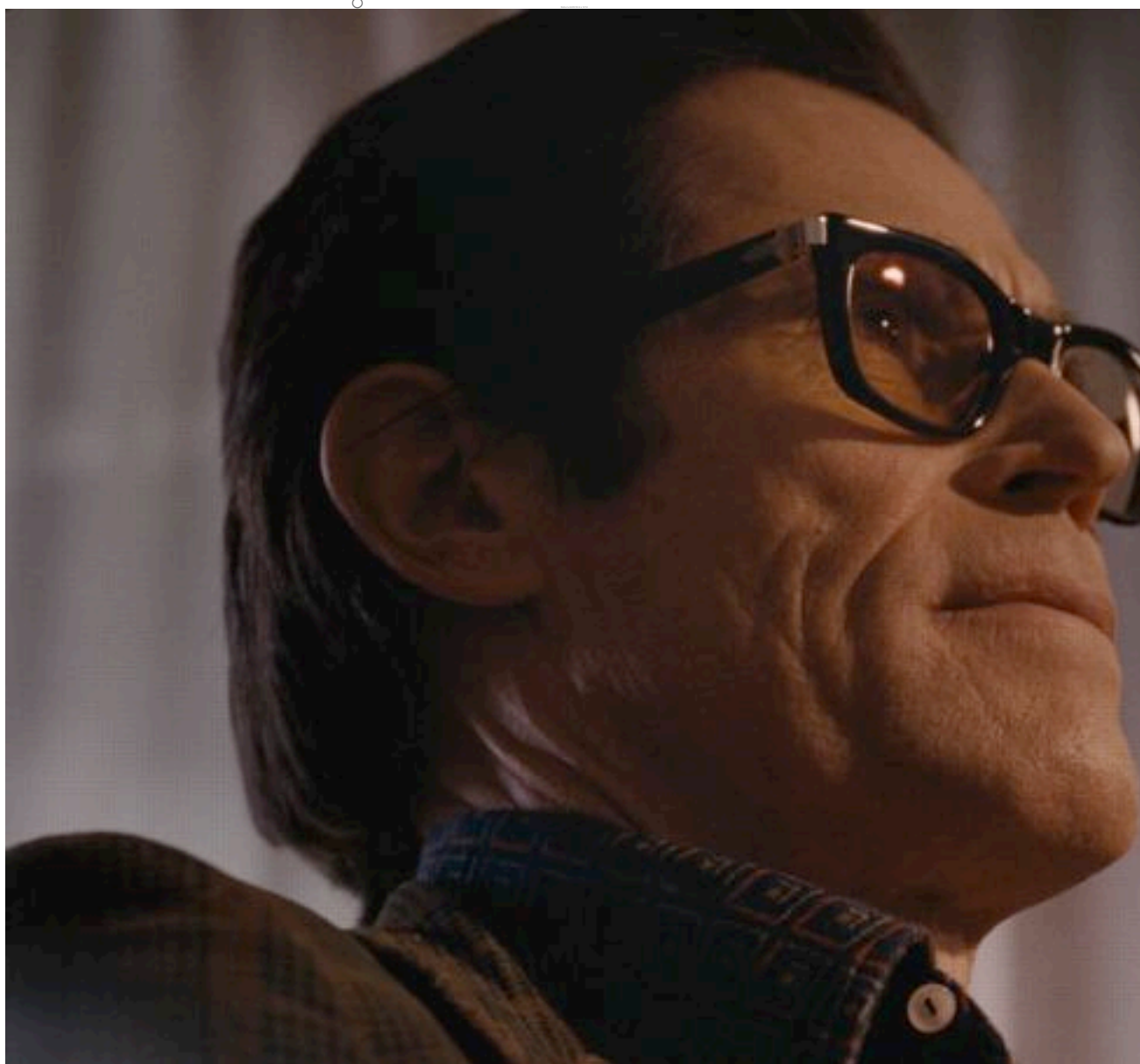
Galbé dans son cuir et dans son jean pattes d'eph, les yeux cachés derrière de sombres lunettes de soleil, Willem Dafoe semble, quant à lui, être une pure émanation des rues romaines des années 1970. L'acteur a beau basculer régulièrement, on ne sait pas pourquoi, de l'italien qu'il maîtrise parfaitement, à l'anglais, il est tellement absorbé par son personnage que le film n'en souffre pas. L'apparente désinvolture de ce rapport à la langue traduit la recette du *Pasolini* de Ferrara : une respectueuse fidélité au personnage, qui exige, pour le faire sien, pour le propulser dans la fiction, de s'offrir une grande liberté.

Lire l'entretien Willem Dafoe : « J'aime être un collaborateur, et j'aime aussi être une chose » « *Je n'ai pas besoin de pouvoirs magiques pour changer ce qui ne va pas dans le monde. Je le fais tous les jours. Pour changer le monde, il faut savoir dire non, et savoir exactement à quoi et pourquoi on dit non. Personne n'a jamais rien fait changer en étant raisonnable.* » Dans le contexte social et politique déprimé qui voit arriver ce film, contexte que reflètent les trajectoires à ras de terre des héros fatigués de la Mostra 2014, ces propos de Pasolini-Dafoe font l'effet d'un salutaire électrochoc.

Après l'apocalyptique *4 h 44 Dernier jour sur Terre*, après le cynique et désespéré *Welcome to New York*, on n'imaginait pas le plus autodestructeur des cinéastes new-yorkais revenir à une telle posture, fière et impudente. Alors qu'il est lui-même à un stade de sa vie, et de son œuvre, que l'on pourrait dire « apaisé » – il est de notoriété publique qu'il a arrêté la drogue – , ce film-portrait relève de la profession de foi. Ferrara filme Pasolini comme un saint, un modèle idéal, impossible à atteindre. Cette posture d'admiration teintée d'humilité est aussi ce qui fait la beauté du film.

Le Figaro

Mostra de Venise : Abel Ferrara signe un *Pasolinip*uissant et émouvant



Le réalisateur américain, qui était venu en pirate à Cannes avec *DSK*, est très officiellement en compétition à Venise avec son nouveau long métrage. Et s'il est encore question de scandale et de sexe, l'écart est grand entre l'homme de pouvoir et d'argent et l'artiste contestataire qui dénonçait la société de consommation.

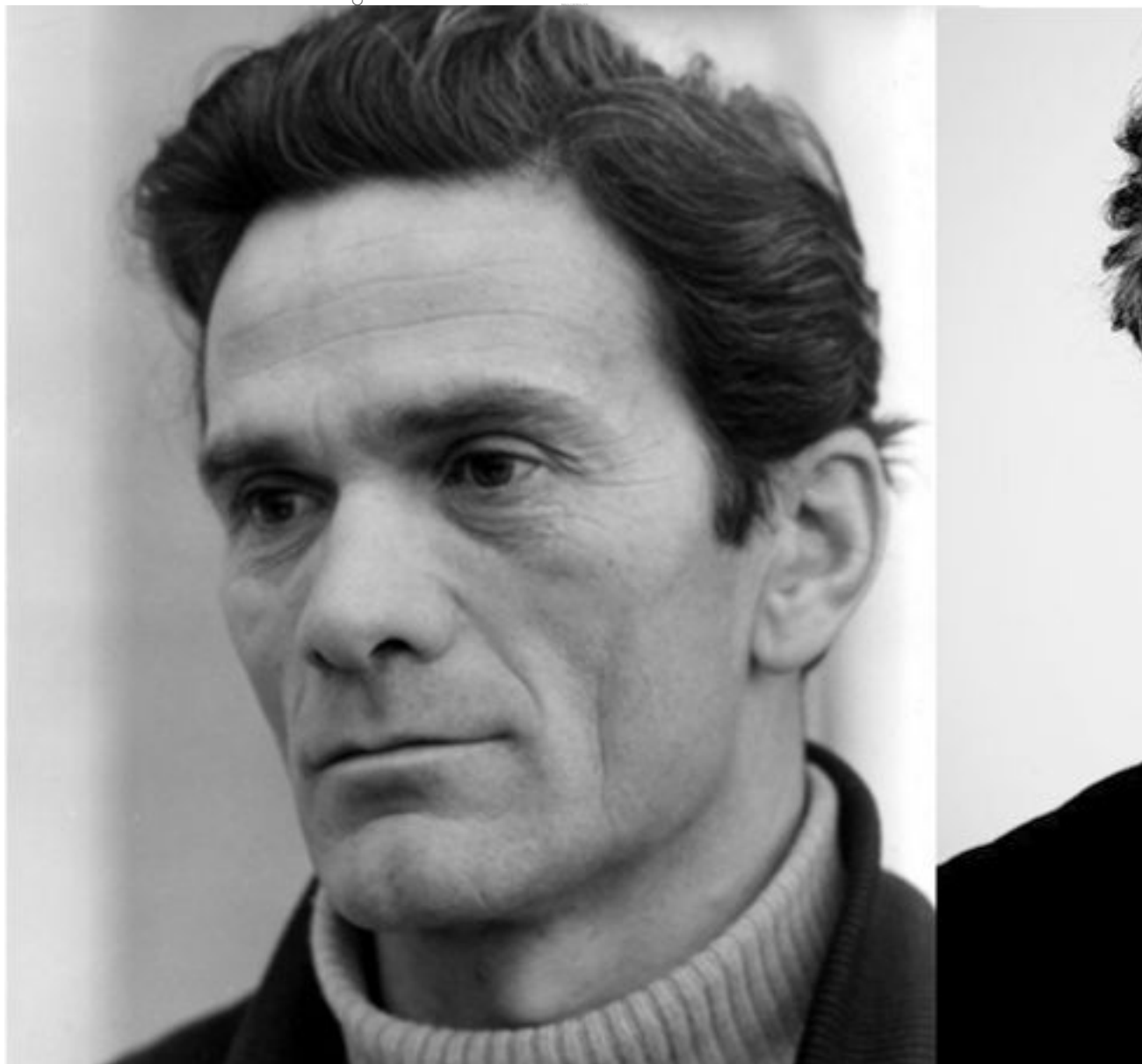
Scènes de drague et de solitude

Pasolini commence avec des scènes de *Salo ou les 120 journées de Sodome*, qui nouent tout de suite trois grands thèmes de l'auteur: le scandale, le sexe et la politique. «Le sexe est politique?» lui demande un journaliste. «Bien sûr. Il n'y a rien qui ne soit politique». Il y a des scènes de la vie familiale: ambiance chaleureuse et protectrice de l'appartement où il vit avec sa mère (Adriana Asti, discrètement admirable), visite exubérante de l'amie Laura Betti ([Maria de Medeiros](#)). Il y a des scènes de drague nocturnes et de sombre solitude. Il y a des visions nées de l'imagination créatrice de Pasolini, qui était en train de travailler sur un film et sur un roman, lorsqu'il a été assassiné. Cette nuit du 2 novembre 1975, prend dans le film de Ferrara une intensité silencieuse qui dépasse la violence. Lui répond le cri de douleur de la mère crucifiée: comment ne pas se souvenir que Pasolini avait choisi sa propre mère pour incarner la Vierge Marie dans *L'Evangile selon Saint Matthieu*?

Après avoir excité Cannes avec son [DSK](#), Ferrara impressionne Venise, avec cette vision très personnelle de Pasolini, d'une grande puissance évocatrice et d'une profonde humanité.

lefigaro.fr

Willem Dafoe : plus vrai que nature dans la peau de Pasolini



Devant la caméra d'Abel Ferrara, l'acteur américain incarnera l'auteur et réalisateur italien assassiné à 53 ans sur la plage d'Ostie près de Rome. La ressemblance entre les deux hommes est troublante.



Au journal *Le Monde*, Abel Ferrara explique pourquoi il a décidé de réaliser ce film, tiré de l'histoire vraie de Pier Paolo Pasolini: «Parce que ses films ont changé ma vie! *Salò ou les 120 journées de Sodome*, que j'ai vu quand j'avais 24 ans... *La Passion selon saint Matthieu* aussi... À peu près tous! Ses acteurs, pour les Italo-Américains de ma génération, pour Pacino, De Niro, moi, c'était majeur! Avec Ninetto Davoli, on renouait avec nos origines.»

ABEL FERRARA

WILLEM DAFÖE



PASOLINI

Le Monde a également interviewé Willem Dafoe. Au sujet de son étonnante ressemblance physique avec Pasolini, il acquiesce, mais avoue que ce n'est pas la seule raison pour laquelle il a obtenu le rôle: «Le fait qu'on ait déjà fait un film à Rome ensemble (*Go Go Tales*) était important pour Abel. Surtout, il savait que j'avais une connexion avec Pasolini. Je le connais mieux que l'acteur américain moyen. Au festival de [Sundance](#), où des amis me demandaient ce que je préparais, je me suis aperçu qu'ils n'avaient aucune idée de qui il était. C'est sidérant.»

Libération

La Mostra se pare de plumes du cru

DIDIER PERON ENVOYE SPECIAL A VENISE 4 SEPTEMBRE 2014 A 18:36

FACEBOOK



Deux scènes du film d'Abel Ferrara qui se concentre sur les derniers jours de Pasolini, joué par Willem Dafoe, entre octobre et novembre 1975, date de son assassinat. En bas; Elio Germano interprète Giacomo Leopardi (1798-1837)

entouré à gauche, de Michele Riondino et Anna Mouglalis. (Photo DR- Mario Spada)

FESTIVAL

Deux films mettent à l'honneur des intellectuels italiens anticonformistes : «Pasolini», d'Abel Ferrara, et un biopic sur le poète Leopardi, par Mario Martone.

Bien qu'il ait très officiellement remplacé la dope et le whisky par l'eau gazeuse et la bouffe bio, Abel Ferrara est toujours dans la course. Le cinéaste new-yorkais vient de réaliser un joli doublon en créant l'événement festivalier coup sur coup à Cannes, avec *Welcome to New York* (en n'étant pourtant dans aucune sélection), et ici à Venise avec *Pasolini* (où il est en compétition).

En mai, sur la Croisette, Abel Ferrara avait dû essuyer une mini-polémique sur des soupçons d'antisémitisme disséminés au gré de sa reconstitution du scandale DSK. L'épouse Anne Sinclair (Simone dans le film) était présentée dès les premières séquences comme une généreuse donatrice en faveur d'Israël, et Depardieu-Strauss-Kahn lui lançait à la figure des allégations malveillantes sur la manière dont la famille de la journaliste avait construit sa fortune pendant la guerre. Furieux et très mal à l'aise, Abel Ferrara avait dû dans la foulée accorder quelques entretiens pour protester contre ces accusations.

Désordre. Projet beaucoup plus soigné et artistiquement abouti que *Welcome...*, *Pasolini* ne devrait pas lui valoir ce genre de souci, mais ce ne sont pas pour autant deux opus antagonistes. La dégringolade d'un homme politique puissant suite au viol d'une femme de chambre noire dans un palace international, la mort d'un intellectuel radical tué à coups de planche par un prolétaire levé dans un bar de gigolos quelques heures plus tôt : il s'agit à chaque fois d'un fait divers impliquant des personnalités publiques frappées par un double désordre social et sexuel. Ferrara est de toute évidence fasciné par la signature d'infamie que le destin appose au bas des existences de ces personnages diversement irrécupérables, l'un coupable (DSK), l'autre victime (Pasolini).

Le film se concentre sur les derniers jours de l'artiste, entre fin octobre et début novembre 1975. Pasolini a 53 ans. Il revient à Rome après un voyage à Stockholm et à Paris. Il travaille alors à un roman politique expérimental, *Petrolio*, où il dénonce les dessous obscurs et criminels de la vie politique italienne ; il a aussi un nouveau scénario qu'il veut rapidement tourner, *Porno-Teo-Kolossal*, l'errance absurde de deux hommes à la recherche du Paradis. «*Au moment même où je projetais et écrivais mon roman, autrement dit où je recherchais le sens de la réalité et en prenais possession précisément dans l'acte créatif que tout cela impliquait, je désirais aussi me libérer de moi-même, c'est-à-dire mourir*», écrit alors Pasolini à propos de *Petrolio*.

Confession. Le film cherche à sa façon à prendre possession de la réalité Pasolini, un homme placide et néanmoins en proie à une constante ivresse théorique. L'effort intellectuel et la possibilité de n'y plus rien comprendre se chevauchent dans l'imbrication des paroles, des images, des morceaux d'existence prosaïques mêlés à des fantasmes et des fictions. Tout le monde pourra s'extasier sur la troublante

ressemblance entre Willem Dafoe et Pasolini (les os des pommettes si saillants qu'on pense que la peau va éclater), mais l'acteur américain n'est pas juste un sosie, il donne une épaisseur et une crédibilité à son rôle qui n'était pas gagné. Comment, en effet, captiver le public simplement en lisant le *Corriere della Sera*, en répondant à une interview ou en conduisant sa voiture dans la nuit romaine ? Lui, le fait avec une aisance confondante, sans jamais rien surjouer.

Pour la séquence du meurtre, Ferrara se range à la thèse d'une coalition de jeunes hommes qui surgissent de la nuit et viennent prêter main-forte au gigolo qui s'est débattu après que Pier Paolo Pasolini eut manifesté l'envie de le sodomiser. Pendant longtemps, l'accusé (Giuseppe Pelosi, dit «Pino la grenouille», 17 ans, un habitué du centre pénitentiaire pour mineurs) soutiendra qu'il était seul. Il est revenu sur ses déclarations en 2005 et, surtout, en 2009. Les auteurs du livre d'enquête *Profondo Nero* tirèrent alors de lui une confession dans laquelle il raconte qu'ils étaient cinq, dont les deux frères Borsellino, Franco «le bourdon» et Giuseppe «la balafre», qui dirigeaient la section du Movimento Sociale Italiano (MSI) de Tiburtino, un groupuscule néofasciste. Mais l'aspect politique n'est pas retenu par Ferrara, qui met plutôt en avant la dimension violemment homophobe de l'attaque, née d'une coalition de petits machos cherchant à casser du pédé.

La virulence de Pasolini à l'encontre de la société de consommation et des organes chargés à la fois de l'organiser et de la contrôler (l'école, les médias) se fait entendre dans plusieurs scènes, comme autant de prophéties de ce qui va arriver, qui forment désormais le monde dans lequel nous évoluons. La marée montante du modèle libéral, la conversion du prolétariat aux valeurs du confort petit-bourgeois, Pasolini les regardait comme des fléaux. Mais sa critique mordait aussi sur le champ de l'affranchissement moral, brochant à revers le poil des émancipations seventies comme il l'écrivait dans la presse, précisément en 1975 : «*Aujourd'hui, la liberté sexuelle de la majorité est en réalité une convention, une obligation, un devoir social, une anxiété sociale, une caractéristique inévitable de la qualité de vie du consommateur. Bref, la fausse libération du bien-être a créé une situation tout aussi folle et peut-être davantage que celle du temps de la pauvreté.*»

Bizarrement, le film de Ferrara résonne à la Mostra avec un biopic présenté en compétition sur une autre grande figure de la culture italienne : Giacomo Leopardi (1798-1837). Signé du Napolitain Mario Martone, *Il Giovane Favoloso* est une fresque classique mais somptueuse sur un poète et essayiste associé au romantisme, mais que le cinéaste veut dépeindre en rebelle rock (dans *la Repubblica*, il le compare à Kurt Cobain).

Fièvre. Longtemps tenu enfermé dans la maison familiale de Recanati, dans la région centrale des Marches, où il passe ses journées dans les livres, Leopardi finit par s'échapper de l'emprise pieuse de ses parents. Non conformiste, inapte à se faire adopter par l'*establishment* intellectuel de Rome, il fuit vers Naples avec son ami Antonio Ranieri, où il s'installe dans un meublé au milieu des ouvriers, des prostitués et des voyous. Bossu, la vue basse, Leopardi ne peut approcher les femmes sans trembler et son isolement affectif est d'autant plus déchirant qu'il est animé par une insatiable fièvre passionnelle pour cette vie qui se donne sous la forme des idées, et jamais des corps.

La prestation habitée d'Elio Germano dans le rôle principal vaut largement un prix d'interprétation, dont on a compris qu'il le dispute désormais à Willem Dafoe, pour un match Pasolini-Leopardi du plus bel effet.

Didier PÉRON Envoyé spécial à Venise

Mostra de Venise : jour 6, café ristretto et grappa

04/09/2014 | 18h48

✉ Mail 🖨 Imprimer ➦ Share



"Le Dernier coup de marteau"

Les inRockuptibles

Du naturalisme, un film superbe et un dernier spritz : suite et fin de la Mostra de Venise racontée par Serge Kaganski.

Le film du jour

Il était très attendu et autant le dire tout de suite, on n'est pas déçu : le *Pasolini* d'Abel Ferrara (compète) est superbe. Ce n'est pas seulement le film du jour, c'est celui de cette Mostra (enfin !) et l'un des meilleurs films de l'année. Loin de monumentaliser Pasolini, ce qui aurait été un contresens total, Ferrara opère une série de choix remarquables d'intelligence : il se concentre sur la dernière journée de la vie de PPP, le montrant aussi bien dans sa vie quotidienne que dans ses réflexions artistiques et politiques. On voit le cinéaste-poète-écrivain-amant-fils répondre à des interviews, écrire ce qui sera son ultime projet inachevé, rendre visite à sa mère, déjeuner avec son actrice fétiche Laura Betti... Toutes ces scènes sont d'une simplicité et d'une humanité réjouissantes. Elles sont entrelardées de visions ferrariennes des pensées pasoliniennes et de ce qu'aurait pu être le film à venir de ce dernier. Et puis, il y a les dernières heures, la drague d'un ragazzo prolétaire, un ultime diner, la baston fatale, autant de séquences très émouvantes et justes, baignées dans les élégants et dangereux clairs-obscur de la nuit romaine. On y ressent toute la cruauté du destin de Pasolini, assassiné par ces petites frappes des faubourgs populaires de Rome qu'il aimait tant et avait représenté dans ses œuvres. L'intelligence du film se retrouve dans son casting avec un Willem Dafoe vraiment génial, une Maria de Medeiros qui campe très bien l'exubérante Laura Betti, et si un jeune acteur joue Ninetto Davoli, c'est Davoli lui-même qui joue son père et on en est bouleversé. *Pasolini* est un film où Abel Ferrara ne fait pas le malin mais reprend les rênes du cinéma avec toute l'implication et la concentration requises pour rendre hommage avec exactitude et tact à un artiste admiré. *Pasolini* appartient au genre risqué du biopic et c'est tout l'immense talent de Ferrara que d'avoir réussi à être fidèle à ce que représente *Pasolini* tout en faisant un film absolument ferrarien.

Sinon

C'est l'heure du départ, des derniers spritz et bons cafés, donc des pronos de palmarès. Rappelant que je n'ai pas pu voir le Inarritu, le Beauvois ou le Niccol, mon Lion d'or perso est : sans hésiter et à l'unanimité de moi-même, *Pasolini*. Mon pronostic : *Leopardi* de Mario Martone, plus prestigieux, plus consensuel et plus encaustiqué de mieux disant culturel et cinématographique que le Ferrara. J'espère évidemment me tromper et rêve de voir Ferrara monter sur scène ce samedi, parce que son film le vaut bien, vraiment. Arrivederci Venezia.



par [Serge Kaganski](#)

le 04 septembre 2014 à 18h48